

AVEC NARKO, LA BRIGADE ANTIDROGUE DE NEUCHÂTEL

L'équipe de rue des stups traque inlassablement dealers et consommateurs pour qu'ils quittent les rues. Avec un certain succès.

Photo DIDIER RUEF - Texte VICKY HUGUELET

EN FLAGRANT DÉLIT

Dans les rues de Neuchâtel, la brigade des stups passe les menottes à un dealer (à droite). Ce dernier est soupçonné d'avoir vendu de la coke à l'homme qui se trouve tout à gauche de la photo, un toxicomane bien connu des stups.

La brigade Narko a arrêté plus de 250 dealers l'an passé. En 2015, l'équipe note une diminution du trafic dans les rues.

Dans cette valise,
15 kilos de shit
et 6 kilos d'herbe.
Un kilo d'herbe
vaut de 5000 à
6000 francs.



Drogue saisie en grande quantité

Au sous-sol du Bâtiment administratif de la police neuchâteloise (à gauche), Manuel Garcia, commissaire, montre une saisie impressionnante. Quinze kilos de shit et 6 kilos d'herbe, dans une valise: «Il y a pour plusieurs centaines de milliers de francs de valeur marchande. Le gars se faisait fournir par des Hollandais depuis des années. Au premier trimestre 2014, nous sommes tombés dessus grâce à des recoupements d'informations.»

Les saisies comme celle-là sont conservées par les stups comme élément de preuve jusqu'à ce que le suspect soit condamné par le tribunal, voire plus longtemps en cas de recours. Ce dernier ordonne ensuite la destruction de la drogue, qui sera jetée par l'inspecteur lui-même dans le four des déchets spéciaux de l'usine d'incinération. C'est pour cette raison qu'il n'y a pas d'entassement de kilos de drogue dans ces locaux...



AUDITION Les hommes de Narko interrogent et fouillent les suspects dans des endroits discrets, comme les toilettes publiques de la ville de Neuchâtel (photo du haut), avant d'embarquer ceux qui ne sont pas en règle pour une audition plus poussée au poste (photo du bas).

Crystal, coke, jours-amende et culs blancs

La brigade Narko s'efforce de faire fuir les dealers et de démanteler les réseaux. Mais la légèreté des peines provoque frustration et colère.

Texte VICKY HUGUELET

Alex enfle son capuchon. C'est le signal: la transaction a été effectuée. Ses collègues de la brigade des stupéfiants peuvent sortir de leur cachette pour arrêter le jeune Noir. Un vendeur de cocaïne. Nous sommes au centre-ville de Neuchâtel, un vendredi de mars à 21 h 15. L'équipe de rue de la brigade des stupés de Neuchâtel, nommée Narko, procède à des achats fictifs de coke. Ce soir, c'est Alex qui joue le toxicomane. Dans sa poche, l'Africain de l'Ouest qu'il a grugé à un billet de 100 francs. Son numéro de série est référencé sur la liste que Manuel Garcia, commissaire (le seul dont nous pouvons décliner l'identité, pour des raisons évidentes de discrétion), a transmise à son équipe: c'est la preuve qu'Alex a échangé ce billet, qui appartient aux stupés, contre une boulette de coke. L'Africain est menotté, et envoyé au poste.

La force des écoutes

Ce soir-là, il y aura une deuxième interpellation avant 22 h, puis plus rien jusqu'à 22 h 30. Les vendeurs ont disparu. L'un d'entre eux a certainement vu les arrestations et donné l'alerte. Narko a réussi sa mission de la soirée: vider les rues du business de la drogue. L'équipe rentre au BAP, le Bâtiment administratif de la police neuchâteloise, «boîte à poulets» pour les intimes.

La brigade des stupés de Neuchâtel, c'est une équipe de douze personnes, secrétaire et chefs compris. Elle existe depuis 1974 et se divise en

deux groupes: l'équipe de rue, Narko, qui est née il y a près d'un an et demi, et l'équipe d'enquête, qui procède aux écoutes téléphoniques et aux auditions. Objectif: démanteler tous les réseaux de drogue du canton. Dédé, inspecteur principal adjoint, crâne rasé et grande carrure, explique: «Quand le problème est apparu, courant 2012, on n'a pas réagi tout de suite, mais on a fait quelque chose. D'autres villes ont laissé pourrir la situation. Il y a moins de dealers qu'avant grâce au travail que nous avons effectué l'année passée. Nous avons arrêté plus de 250 personnes.»

Pour mettre la main sur les trafiquants, Narko va à la pêche aux informations (ce sont souvent les toxicomanes eux-mêmes qui les transmettent), puis les vérifie. L'équipe va sur le terrain deux jours par semaine, et régulièrement le week-end. Si elle est présente dans tout le canton, c'est surtout dans les points chauds que la brigade patrouille: Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds. Outre les infos à contrôler, Narko se rend également dans les endroits stratégiques des deux villes afin de repérer d'éventuels vendeurs, mais aussi pour se faire voir et pousser les dealers à se cacher.

«Pourquoi t'allumes ton joint ici, t'es con!»

Début avril. Direction la gare de La Chaux-de-Fonds. Il faut attendre, guetter, essayer d'être naturel. Il s'agit de ne pas se faire repérer, ce qui se révèle compliqué pour des non-initiés qui «planquent» pour la première fois. Surtout qu'il faut être sans cesse sur ses gardes,



COCAÏNE Ces 76 «fingers» de coke se trouvaient dans le système digestif d'une mule. Il y a 10 grammes de poudre pure dans chaque boulette, ce qui représente

car tout va très vite: devant les portes vitrées du bâtiment, un toxicomane est interpellé. «Pourquoi t'allumes ton joint ici, t'es con! Tu fais ce que tu veux, mais pas devant une gare!» lui lance Dédé en l'appelant par son prénom. Le policier l'emmène dans un local prêté par les CFF. Fouille. Contrôle des papiers. L'homme, visage creusé et corps amaigri par les excès, est connu de longue date. Il écoperait d'une amende de 100 francs («qu'il ne pourra pas payer») et verra sa marijuana (moins de 10 grammes) confisquée. Avant de le relâcher, Dédé l'emmène à l'écart. Il cherche à lui extirper des informations sur son fournisseur.

Boulettes avalées

L'équipe restera sur place encore quelques minutes, sans que rien ne se passe. Retour sur Neuchâtel. Dans les rues de la ville, les suspects sont contrôlés dans les coins discrets, comme les toilettes publiques. Narko évolue en toute discrétion, et travaille sans que les gens autour ne se posent la moindre question. Soudain, ça sent le coup de filet: un toxicomane d'origine portugaise, bien connu de Narko, entre dans un immeuble accompagné d'un Africain. Cinq minutes plus

tard, ils ressortent. Narko les arrête tous les deux. Ils sont interrogés séparément, comme s'il ne s'agissait que d'une simple discussion entre amis. Le jeune drogué: «Je n'ai pas pu lui acheter de boulette, car je n'avais pas assez d'argent. Par contre, je lui ai déjà acheté deux fois de la marchandise avant.» Même si le dealer a eu le temps d'avaliser les preuves (la boulette de coke) grâce à la bouteille d'eau qu'il a constamment sur lui, il y a une mise en cause. Tous deux sont embarqués au poste.

Dans le BAP, le suspect est fouillé. Ses papiers sont vérifiés, puis il est entendu en même temps que son potentiel client. Alors que l'acheteur assure avoir fait connaissance avec l'Africain deux semaines auparavant, le dealer, avec un regard déterminé et des gestes théâtraux, prétend dans un anglais maîtrisé «n'avoir jamais rencontré cette personne». Il ne dira rien de plus, sera mis en cellule pour la nuit, en attendant l'ordonnance pénale qui sera délivrée par le procureur le lendemain.

Trophées et unes de journaux

Quand l'équipe n'est pas sur le terrain, elle doit faire avancer les enquêtes et procéder à

des écoutes. Ce travail administratif se fait au neuvième étage du BAP. Un endroit «pas du tout adapté» selon plusieurs membres de Narko: les bureaux sont mélangés aux salles d'audition et aux cellules.

Dans les couloirs, des unes de journaux vantant les exploits de Narko sont placardées. Deux présentoirs montrent fièrement plusieurs «trophées» saisis par l'équipe de rue: diverses drogues, pilules thaïes ou haschich, narguilles ou encore différents outils servant à préparer une dose de drogue. Manuel Garcia nous accueille dans son bureau. Au mur, une photo de l'équipe Narko, façon série américaine. Dans la salle d'à côté, deux de ses collègues procèdent à des écoutes. «Pour mettre quelqu'un sur écoute, il faut des mises en cause et des soupçons confirmés par plusieurs sources.» Une fois la demande du procureur validée par le Tribunal des mesures de contrainte (la police ne peut pas mettre elle-même



MÉTAMPHÉTAMINE Ces pilules thaïes «sont souvent vendues dans des pailles, car elles ont le même diamètre. Elles sentent la vanille et sont très addictives», explique Dédé, qui tient le sachet.

quelqu'un sur écoute), les stupés retranscrivent «tout ce qui est important. Parfois, les gens parlent dans un langage codé qu'il faut comprendre. Puis il faut analyser les discussions, identifier les personnes au bout du fil.»

«On les relâche, et ils disparaissent...»

Ces jours de bureau sont plus calmes. L'occasion de demander à quelques membres de Narko leur intérêt pour ce métier. Plusieurs apprécient l'adrénaline, comme Dédé: «On a envie que ça pète! Ce boulot, c'est l'aventure!» Jeff, inspecteur plus jeune que Dédé d'une bonne dizaine d'années, souligne le côté social du job: «Tu vois toute la misère humaine...» Julien, jeune policier musclé en stage aux stupés pour un mois, apprécie «la diversité du travail. Le matin, on ne sait jamais ce que l'on fera dans la journée.»

Si les membres de Narko aiment leur travail, ils sont frustrés que leurs efforts se

concluent sur des peines dérisoires pour les dealers. Que risquent-ils? Des jours-amende avec sursis s'ils sont arrêtés pour la première fois: «Etant donné que c'est calculé par rapport au salaire et qu'ils ont souvent peu d'argent, ils sont condamnés à des jours-amende de quelques centaines de francs», explique Manuel Garcia. En cas de récidive, ils se verront attribuer une peine de prison ferme. «Mais, comme ils ont dix jours pour faire recours, on est obligés de les relâcher dans la rue. Et ils disparaissent...»

Les «culs blancs» et les «mangeurs»

Selon Dédé, ce que ces Africains recherchent, c'est «de l'argent pour consommer, acheter une voiture et une maison. Ils ne veulent pas reconstruire l'Afrique! Mais il ne faut pas oublier que ce sont de pauvres gars qui obtiendront 20-30 balles de la part de leur dealer sur la boulette à 100 francs qu'ils ont vendue.» Selon le policier, «ils ne voient que le bénéfice pour eux et se fichent de la misère sociale que provoque la drogue. Ils nous appellent «culs blancs» et les toxicos ont droit au surnom de «mangeurs», car ils

leur mangent dans la main. Ils ont un esprit revanchard, car les Blancs leur ont, selon eux, tout volé.»

A Neuchâtel, les «culs blancs» amateurs de drogue sont nombreux, qu'il s'agisse de toxicomanes ou de consommateurs occasionnels: «Au fil des ans, le prix de la coke a beaucoup baissé. En plus, elle a une image de drogue festive. De nouveaux consommateurs arrivent sur le marché quand le produit est là, et qu'ils savent où le chercher. C'est ce que Narko cherche à éviter.»

Aujourd'hui, dans le canton, ce sont les drogues de synthèse comme le crystal ou les amphétamines thaïes qui posent le plus problème: «Ce sont des substances très addictives qui portent atteinte au cerveau. Certaines personnes devront être traitées physiologiquement, ça détruit les neurones!» se désole Dédé. L'apparition du crystal à Neuchâtel remonte à plusieurs années: «Deux acteurs en ont même importé des Etats-Unis, via le Darknet, rendant la marchandise encore plus accessible sur Neuchâtel. Statistiquement, la consommation de méthamphétamine dépasse celle de Stockholm d'après les analyses des eaux usées!» **L**